



Bulletin d'information n° 29 - juin 2011

Sommaire n° 29

Janus à CASAS.....	Page 1
Encore un chantier.....	Page 2
J'étais un bourdon et j'entraîs dans la ruche.....	Page 3
Le mystère de la maison jaune.....	Page 5
Artak.....	Page 6
Expliquer l'injustice aux enfants.....	Page 9
Remplacer Simone.....	Page 10

Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Janus à CASAS

Il y a bien deux visages à CASAS, celui du travail quotidien, des gens à recevoir et entendre, des dossiers à élaborer, des conseils à donner, des hébergements à trouver, des enseignements à dispenser, des traductions à effectuer, bref tout ce que vous trouverez dans le Rapport d'activité : sécheresse des chiffres, lamento des statistiques, aridité des commentaires, économie des émotions ! Document indispensable

pour retracer l'activité d'une année, rendre compte du bon usage des fonds qui nous sont attribués pour remplir cette mission de service public.

Mais CASAS c'est autre chose, une association qui vit, qui vibre, qui sourit, qui rigole, qui ricane, qui tempête. C'est une ruche qui bourdonne, un incroyable capharnaüm, des dossiers dans tous les coins, des sacs empilés au pied de porte-manteaux qui souffrent de tant de poids. C'est un lieu qui a une âme, des éclats de rire, des coups de gueule, des indignations, des larmes de colère ou de tristesse. Un lieu qui ressemble à celui qui a donné son nom à cette maison, le pasteur Georges CASALIS, ses engagements, ses indignations, ses éclats de rire.

C'est de tout cela que rend compte ce numéro de Voix de Traverses. Vous aurez la gorge nouée avec Michèle, vous vous sentirez bourdon avec Charles, peintre avec Phlau, vous deviendrez poète avec Anne et Delphine⁽¹⁾, vous humerez la maison jaune avec Alban, vous tempêterez avec Pascale, vous vous indignerez...et sourirez avec Marcela.

Dans ces textes, c'est le pouls de CASAS qui bat et résonne. Puissent tous ces témoi-

gnages vous plonger au cœur de CASAS, vous encourager à nous soutenir par vos paroles, vos dons, votre présence. Merci de l'attention que vous prêterez à votre association

Jacques SCHEER, Président

(1) texte publié dans le prochain numéro...

Encore un chantier

J'ai été plongée dans l'univers de Casas lors de mon stage de 2^{ème} année d'assistante sociale. Passée l'euphorie de la découverte, le stress de l'apprentissage, mon esprit revenu à la normale s'est effrayé de la quantité d'objets inutiles ou cassés ou à jeter ou à archiver ou à... qui squattaient sous les tables, derrière les portes, sur les armoires ou ...

On m'a donc expliqué que oui, c'est la jungle, mais l'urgence perpétuelle dans laquelle sont plongés les membres de l'équipe ne permettait pas de faire le tri. Je ne dirai pas aussi que Pascale est conservatrice et garde tout. Non non, je ne l'ai pas dit !

Mes pulsions de rangement, d'ordre et de sens pratique ont alors trouvé "The" endroit pour s'exprimer ! Bonheur.

Restait le problème majeur : les locaux. Vague remake d'un camp de réfugiés, n'ayant pas vu les poils d'un pinceau depuis la Création et nageant dans un perpétuel gris clair/gris foncé, il fallait quelque chose de radical : les repeindre !

J'ai donc entraîné l'équipe dans mon enthousiasme naïf et mon inconscience totale en projetant de faire, en un petit week-end, les murs et les plafonds avec une session glycéro sur les portes et les chambranles.

Une cohorte de volontaires a répondu présente pour ce travail d'intérêt collectif. Naïfs, ils ne savaient pas dans quoi ils s'engageaient... Oui parce qu'en fait, comme je n'avais jamais fait de glycéro, je ne savais pas que ce serait long à peindre et à sécher !...Alors pour que tout soit prêt le lundi matin 9h, l'angoisse !

D'ailleurs moi non plus, je ne savais pas dans quoi je m'engageais. Je pensais que 2/3 tours à Brico Dépôt règleraient, pour le prix de quelques nuitées de familles de demandeurs d'asile, la question du matériel et de la peinture...que nenni !

Allez demander à des casassiens quelle couleur prendre en glycéro. A droite : le lobbying pro couleur pastel, à gauche : l'intégriste pro blanc, au milieu : quelques centristes qui-aiment-bien-le-bleu ou qui-ne-se-prononcent-pas.

En fine diplomate que je suis, j'ai tranché : ça a été rouge basque !

Après avoir fait passer le coloris, le reste me semblait facile. Erreur ! Il existe des personnes qui n'ont jamais touché un pinceau à 30 ans passés, d'autres qui peignent une moitié de plafond mais qui oublie l'autre, il y a les m'en foutiste de la-goutte-qui-coule, les maniaques du millimètre carré pas peint –je ne balancerai pas de noms cette fois-ci

Arrivé l'épisode de la glycéro, j'ai bien dû avouer que je ne savais pas trop comment on allait gérer les couches successives en moins de 24h...

Gros blanc général.

Puis, envie de meurtre collective contre ma petite personne. J'ai cru devoir demander l'asile ailleurs. La bonne nature casassienne a repris le dessus (ouf !)

Tous ont mis chaleureusement la main au pinceau et le résultat vaut le coup ! Centraliser autant de bonnes volontés, c'est un peu le côté magique de CASAS là encore ! ▀

Prochain épisode : la peinture du bureau

Phlau

J'étais un bourdon et j'entraîtais dans la ruche

Brrr. Brrr. Je pris rendez-vous avec l'abeille reine. Bzz. Bzz. Passant par une toute petite porte orange, au premier étage, grimant un escalier sombre et raide, je la trouvais assise, au fond de la travée de gauche, entourée d'une dizaine d'abeilles. Ouvrières, virevoltantes, elles la protégeaient. Je me présentais. Brrr. Brrr. Elle me conduisit dans une petite salle située au rez-de-chaussée, fermée à clef, remplie de sacs. Du pollen et du miel, à n'en pas douter. En fait, elle me parlait. Mais elle voulait surtout savoir, sentir à travers mes explications, si j'étais venu pour butiner le miel ou apporter ma dose de pollen.

Bzz. Bzz. Elle me mit en relation avec l'abeille régulatrice, un poste clef. C'est elle qui régule qui entre et qui sort de la ruche, qui a rendez-vous, et avec qui. Qui interprète, car, même si cela peut surprendre, toutes les abeilles ne parlent pas la même langue. Bzz bzz devient parfois psy psy, ou encore fuit-fuit, ou encore cui-cui.

En tout cas, ce qui m'a frappé d'entrée, c'était le mouvement incessant et bruyant des abeilles, une course qui pouvait paraître désordonnée, mais qui répondait à des impératifs très précis de rendez-vous, d'appels téléphoniques, de façons de résoudre un problème, de chercher en permanence une solution. Le bruit était amplifié par tous ces déplacements browniens, sans heurts ni frottements d'ailes, malgré la présence de candidats abeillons et de rares bourdons plus encombrants. Deux ordinateurs, posés sur une table, ne disaient rien, mais voyaient tout. Il paraît qu'ils sont là pour conserver la trace de tous ces faits et gestes et aident à les gérer.

Quelques jours plus tard, je commençais enfin à travailler. Oh non, pas seul face à une famille tchéchène. Nous étions trois : l'abeille pilote, qui inscrivait tout sur son PC, l'abeille interprète, et moi, pauvre bourdon apprenti. Donc six autour d'une table, avec les 3 abeilles étrangères. L'interprète expliqua à la famille les principales étapes de la procédure pour l'OFPRA, office français pour la protection des ruches et des abeilles. Les délais étaient courts : je commençais à comprendre pourquoi tout le monde courait. Et l'interprète traduisait à toute vitesse, dans

les deux sens, à la fois recto et verso.

Le premier rendez-vous dura deux heures, au milieu d'un bourdonnement indescriptible. Car il y avait en même temps, dans la même rangée exigüe, cinq tables, donc cinq familles différentes, cinq cas aussi compliqués les uns que les autres, cinq interprètes, cinq ou six langues différentes. Si on ne se comprenait pas, on essayait une seconde langue. C'était musical, mais pas toujours symphonique. Les vibrations étaient physiques et morales, mais l'harmonie n'était pas parfaite. Toutes et tous travaillaient d'arrache-pied, à tire d'aile, pour compléter ces dossiers dans le laps de temps imparti.

Je sortis de là conquis, admiratif du travail qui s'accomplissait, mais sonné. Retourné à l'extérieur, la rue passante me paraissait déserte. Je restais cinq bonnes minutes sur le pas de la porte à retrouver mes esprits. Je rentrais à ma tanière à quatre pattes, sans voler, et restais trois heures allongé en silence pour récupérer.

Les séances qui suivirent furent un peu plus calmes, ou bien alors je commençais à m'habituer. On m'apprit peu à peu le vocabulaire clef : TA pour tribunal des abeilles, ATA pour allocation temporaire

des abeilles, CADA pour centre d'accueil des abeilles en demandes d'asile. A ne pas confondre avec CODA, qui n'a rien à voir avec le terme musical. CODA, c'est l'adresse postale des abeilles en transit, 7 r St Michel 67000 STRASBOURG. Sans oublier la CNDA, Cour Nationale du Droit des Abeilles. Je comprenais aussi que les interprètes aient du mal à traduire tout cela, et les abeilles en demande d'asile à s'y retrouver.



Il y a des milliers d'abeilles en mouvement, elles ne piquent pas, elles demandent juste à être accueillies et protégées. Non, elles ne sont pas folles, et pourtant elles demandent l'asile. Elles viennent de Somalie, du Soudan, d'Arménie ou de Russie...de pays dangereux ou de pays sûrs, peu importe. Elles ont fait un long et périlleux voyage. Elles ont fui la folie, la torture, la guerre, la répression sauvage, la

corruption, l'absence de soins, l'absence de considération de leurs congénères. Certaines sont blessées, parfois gravement.

Mais j'ai aussi été frappé parce qu'elles ne se plaignent pas, elles pleurent à peine sur les malheurs qu'elles viennent d'endurer, les vents contraires, les obstacles à franchir. Elles ont souvent risqué leur vie et viennent juste demander de l'aide.

Et pour cela, les abeilles infirmières ouvrières de Casas, centre d'accueil strasbourgeois pour les abeilles à soigner, font merveille : quelques gouttes de gelée royale par ci, une aide à l'hébergement par là, une aide juridique à une troisième. Dans tout ce brouhaha, avec leur taille de guêpe, elles écoutent avec attention, elles soignent les maux de l'âme et aident leurs consœurs à franchir une étape. Capitale. 

Charles

Le mystère de la maison jaune

Presque dix ans passés à fréquenter la petite maison jaune située sur le quai saint Nicolas, et un nombre incalculable de souvenirs, un échantillon de l'humanité croisé dans une effervescence parfois un peu folle, la plupart du temps devant faire face aux vents contraires d'une politique d'immigration de plus en plus « politico-populo-électorale », de moins en moins respectueuse de la dignité de ceux qui ont tout quitté pour venir trouver refuge en France.

Les mots me manquent pour vous dire combien cette expérience a été déterminante pour moi : l'accueil inconditionnel des migrants, l'équipe constitué de mille et une bonnes volontés, les réfugiés qui viennent donner un coup de main après l'obtention du statut, et cette volonté sans faille de faire respecter un droit fondamental de notre beau pays : le droit d'asile. Le fonctionnement de cette « maison de fous » reste un mystère pour

moi, et parfois on a l'impression que tout cela ne tient qu'à un fil tant les difficultés s'amoncellent de toute part.

Il y a quelques temps, j'ai rédigé un mémoire sur mon expérience à CASAS. Cela m'a donné l'occasion de revenir sur la richesse humaine d'une petite association, ancrée dans le paysage strasbourgeois. Mais au delà des questions techniques d'expertise, de veille sociale et autre méthodologie d'intervention, je voudrais retenir ce qui fait la spécificité de CASAS et que j'ai compris à la lumière d'un événement tragique, survenu il y a maintenant quelques mois : la disparition d'Artak, jeune arménien de pas encore trente ans, dans des conditions aussi dramatiques que floues. D'un point de vue purement technique, il n'avait plus rien à faire à CASAS, sa demande d'asile ayant été rejetée définitivement. Et pourtant, comme le montrait ses nombreux passages, un lien avait été tissé. Je le revois encore serrer Irène dans ses bras, ou me demander une cigarette, pour me parler « juste une minute. » D'autres moments étaient plus durs, plus violents. Parfois il était exaspérant, parfois attachant, malgré les difficultés de tout ordre qui le submergeaient. Si je voulais lui rendre hommage ici, c'est parce qu'il m'a enseigné quelque chose, peut être même l'essentiel de tout ce qui se passe à CASAS et que je n'ai pas réussi à définir en analysant les domaines d'activité de l'association.

Parce que justement cela dépasse un cadre d'intervention précis. Si Artak revenait sans cesse, s'il avait pu créer ce lien et trouver un espace (parmi d'autres) où il était accueilli, c'est bien qu'il y avait une place pour lui. Et c'est cela, à mon avis, le plus important.

Cette part manquante, ce vide, cet espace réservé pour celui qui vient. Je ne veux pas non plus faire preuve de naïveté, et je dois reconnaître que parfois, je n'ai pas toujours eu la disponibilité suffisante, ou parfois mon exaspération a pu prendre le dessus sur cet accueil inconditionnel. Malgré tout, j'ai été impressionné par cette possibilité qu'offre CASAS à tout le monde de se sentir considéré simplement en tant qu'être humain, d'avoir une petite place malgré tout, indépendamment des contraintes diverses qu'induit le travail dans l'urgence. J'espère juste que demain, et pour longtemps encore, l'incroyable maison jaune continue à accueillir sans relâche ceux dont personne ne veut.

Aujourd'hui, au delà des milliers de visages que je porte en moi comme la plus belle des richesses, je garde ce cadeau d'Artak bien précieusement : une part manquante pour celui qui vient.

Alban

Artak

C'est en mars 2008 que j'ai fait la connaissance d'Artak, un petit homme souriant, au regard rêveur, d'allure très soignée.

Sans hébergement stable, il venait comme d'autres se « poser » au Point Accueil Solidarité de la gare de Strasbourg. Au fur et à mesure des semaines, et en lien avec la Cimade et CASAS, nous l'avons soutenu notamment dans la partie administrative.

Bien que malade et nécessitant des soins

réguliers, la DDASS avait statué en février 2009 sur le fait qu'il pouvait se faire soigner au pays.

J'étais avec lui dans le bureau de la rédactrice en Préfecture quand cette réponse lui a été apportée. Ce fut comme un coup de massue... incompréhension, peur de rentrer au pays, il ne comprenait pas ce qui se passait.

A force d'obstination et après négociation avec les autorités, une nouvelle demande médicale a pu être faite fin 2009 qui lui permettrait d'accéder à un titre pour 12 mois de soins.

Entre temps c'est la chute pour Artak... l'alcool a repris le dessus dans sa vie, et une suspicion de tuberculose vient noircir encore plus le tableau. Il alterne séjours à l'hôpital, période de « rue », foyers...

Au vu de sa situation si chancelante, nous acceptons de lui garder ses bagages, une façon de le soulager du fardeau d'avoir à changer tous les jours d'hébergement même si d'autres de ses valises étaient entreposées dans un autre lieu. Mais les choses s'accélérent et sa santé se dégrade, tant physique que psychique. Artak tombe en dépression, plus d'envie, plus aucune motivation... mais avec un terrible besoin que les gens fassent front autour de lui.

Il faut sans cesse le rassurer, l'aider à rester debout malgré la difficulté du quotidien. Entre temps, il nous sollicite pour de l'aide ponctuelle, appeler le 115, l'orienter pour de l'aide vestimentaire, alimentaire, pour des rendez-vous chez le médecin, pour des explications de documents administratifs... et avec toujours ce besoin de parler, de lui consacrer

du temps et ce en langue allemande, Artak ne parlant pratiquement pas le français.

Ce qui m'a toujours frappé chez Artak, c'est sa volonté de maintenir en liens toutes les personnes qui de près ou même de loin, s'occupaient de lui.

Sa sortie d'hôpital était le moment de faire le point sur qui faisait quoi... de prendre contact avec l'assistante sociale de l'hôpital, d'envoyer un mail à Casas pour leur faire part de notre dernier entretien.

Et cette demande de se savoir entouré, protégé. J'ai retrouvé dans son dossier tout un tas de notes faisant suite à des conversations téléphoniques avec les uns et les autres.

Le fait que sa disparition soit considérée comme « inquiétante » a vite été une évidence. On ne disparaît pas la veille de recevoir son titre de séjour après des mois de procédures... on ne disparaît pas quand au quotidien on souhaite maintenir tout un réseau autour de soi... Sauf peut-être si un jour ce quotidien ajouté à la maladie et à l'alcool devient insupportable. Sauf si son chemin a croisé celui d'une personne malveillante.

Nous ne le saurons jamais.

Je pense néanmoins qu'il n'en aurait pas été de même s'il n'y avait pas eu de rupture de titre de séjour, s'il avait pu poursuivre les soins, disposer d'un hébergement stable.

Le dernier souvenir qu'il me restera d'Artak est celle d'un homme seul assis par une glaciale matinée d'hiver sur un banc le long de l'Ill... C'est cette même rivière que l'empor-

tera quelques temps plus tard et par laquelle nous aurons confirmation de son décès.

Ces jours-ci, le texte de loi régissant le statut des étrangers malades pourrait être modifié par le Sénat selon ces termes : un étranger ne pourra rester en France qu'en cas d'absence du traitement approprié dans le pays d'origine»

Pour toutes les personnes qui se verront refuser un titre pour se soigner sur notre territoire, se posera la question du choix : rentrer au pays ou se maintenir sur le territoire et entrer en clandestinité, avec toutes les conséquences que cela implique et son lot de souffrances quotidiennes.

28 000 personnes seraient concernées par cet amendement. 

Michèle

**« Dès que le vent soufflera, je repartira,
dès que les vents tourneront,
nous nous en allons »**

Il en est de « l'appel d'air » comme de « toute la misère du monde » : tout le monde en parle sérieusement et comme d'un fait établi, mais qui sait exactement ce qu'il en est? Serait-ce du vent?

Penchons-nous, concrètement et localement, sur la question: qu'est-ce qui attire tant les demandeurs d'asile à Strasbourg?

Faute d'explication immédiatement plausible, nous sommes au moins sûrs que:

ce n'est bien sûr pas la perspective de travailler, les demandeurs d'asile n'ayant pas accès au marché de l'emploi, ni à Strasbourg ni ailleurs

ce n'est pas plus l'assurance d'obtenir un hébergement tout-de-suite: depuis mi-avril 2011, les nouveaux arrivants doivent même attendre plusieurs semaines avant d'être abrités par le 115, car ils ne sont plus pris en charge avant l'obtention de leur premier titre de séjour. Même malades. Même avec un bébé (pour ne parler que des familles, prioritaires et donc dans une situation toujours plus favorable que les isolés)

ce n'est pas non plus la certitude d'accéder sans attendre à la procédure d'asile. La Préfecture n'accueille actuellement que 4 à 6 demandeurs d'asile par jour. A nouveau, il faut faire la queue plusieurs fois, dès le petit matin, voire passer une partie de la nuit Place de la République, pour espérer obtenir un ticket d'entrée et être reçu.

Ce n'est donc pas l'assurance d'être enfin en sécurité: si elles n'ont pas réussi à contacter la Préfecture, les personnes n'ont guère le moyen de prouver leur bonne foi

en cas de contrôle, et elles risquent gros: procédure accélérée, centre de rétention, renvoi dans leur pays... La Police aux frontières a d'ailleurs repris ses circuits traditionnels, rasant de près les murs des associations d'aide, devant lesquelles elle stationne parfois longuement. Elle effectue aussi ses contrôles aux abords de la Place de la République, allant jusqu'à interpellier des personnes qui font la queue devant la Préfecture.

Artak....

Costume clair, cravate chic, chemise rayée parfaitement assortie, chapeau, et sous le chapeau, un sourire heureux, et dans la main, des fleurs de toutes les couleurs pour Irène. Les jours où Artak allait bien, le soleil ne brillait que pour lui et éclaboussait comme jamais les murs de notre petite cuisine...

La question reste par conséquent entière: qu'est-ce qui fait que, quoi qu'il arrive, tout cela et la précarité quotidienne, qui dure de plus en plus longtemps faute de places en centre d'accueil, ne découragent pas les demandeurs d'asile? Aurait-on par hasard compris les choses de travers? Plutôt qu'à la conséquence d'un appel d'air, d'une attraction irrésistible, n'a-t-on pas là plutôt affaire

à l'arrivée de gens soufflés, poussés aux épaules par des vents mauvais, chassés par les menaces, les arrestations arbitraires, les mauvais traitements, l'insécurité permanente?

Bien sûr, c'est moins flatteur pour notre ego de savoir que non, ces gens ne sont pas venus d'abord parce que nous accueillons si bien et que notre pays est si attirant,

mais parce qu'ils fuient quelque chose et qu'il leur faut bien arriver quelque part (ce quelque part étant, comme chacun sait, majoritairement situé tout près des zones à risque que les personnes ont quittées).

Voilà peut-être pourquoi Monsieur L. reste là, même s'il est « en fin de prise en charge » parce que l'OFPRA ne l'a pas cru, même si le 115 lui dit qu'il est inutile de rappeler quand il téléphone pour demander une place pour la nuit. Voilà peut-être pourquoi il vient s'asseoir dans notre salle d'attente et nous montrer les photos de sa maison et de tout ce qu'il a perdu pour tenter de sauver sa famille. Voilà pourquoi, parce qu'il n'a pas d'espoir de retour. Ses deux petits garçons l'ont bien compris, qui excellent à l'école envers et contre tout, pour essayer de réconforter leur maman, trop angoissé pour dormir dans la tente qui leur sert désormais d'abri chaque soir.

Si l'appel d'air est un fantasme, la guerre qu'on fait à ces victimes est bien réelle, dans l'idée de susciter un vent contraire, pour les souffler dans l'autre sens, ou n'importe où mais ailleurs, et faire passer le message de la dissuasion et du découragement.

La situation de blocage est loin d'être nouvelle (tout comme les « initiatives de la porte fermée » prises pour y remédier, notoirement inefficaces), et nombreux sont ceux qui pensent que CASAS se bat contre des moulins à vent.

Oui, sans doute, mais c'est ce qui nous anime, garder ce petit feu, ce petit lieu ouvert

où se poser et reprendre son souffle. Ca n'a l'air de rien, mais ce n'est pas rien, et c'est pour ça qu'on ne manque pas d'air. ▀

Pascale

Expliquer l'injustice aux enfants

« Madame, s'il vous plaît, je voudrais retourner à l'école. »

Il est 19h30, nous bouclons le travail de la journée dans le bureau de CASAS. Dans la salle d'attente, plusieurs familles se massent en attendant d'une solution miracle d'hébergement pour le soir même, solution que nous n'avons pas. Chaque passage par cette salle, remplie à craquer de parents, d'enfants et de désespoir, devient plus difficile au fur et à mesure du temps qui passe. A chaque passage, les parents et les enfants nous posent des questions auxquelles nous n'avons pas de réponse.

« Et pourquoi tu n'y vas pas »? lui demande-t-elle. Le petit écolier qui m'a interceptée, un Kosovare de 13 ans dont la famille est déboutée, répond dans un français parfait: « Ben, parce que ça fait cinq nuits que nous dormons dehors et le matin je suis trop fatigué pour aller à l'école. »

Silence, sidération, tristesse. Tout le monde se tait, les têtes tournées vers nous deux. Que voulez-vous répondre à cet enfant? Commencer un discours moral comme quoi c'est important d'aller à l'école? Que ce n'est pas grave de dormir dehors? Lui pein-

dre un futur rose si seulement il continue sa scolarité?

« C'est dur, je sais... » dis-je. J'aimerais le réconforter mais ce n'est pas facile de trouver les mots justes, des mots que ce petit bonhomme puisse entendre, qu'il puisse comprendre en ce moment, avec la perspective d'une sixième nuit consécutive à passer à la rue avec sa famille.

Face à mon silence d'hésitation, le garçon reprend. « Mais madame, comment est-ce possible qu'avant nous avions un appartement et que maintenant nous sommes dans la rue? »

« Ben »...je me lance dans une explication improbable... « ta famille a fait des démarches qui sont maintenant finies et c'est pour ça que vous ne pouvez plus rester dans l'appartement... » Je cherche à simplifier au maximum... Je laisse tomber. « En fait, c'est injuste. C'est mauvais et injuste. Mais... - je le regarde droit dans les yeux - il faut que tu saches que ce n'est pas de ta faute et que tu ne pourras pas trouver une solution à cette situation tout seul. Ce n'est pas à toi de le faire » finis-je par lâcher.

Il hoche la tête. Est-ce que c'est parce qu'il a compris? Qu'il s'est résigné? Ou, tout simplement, il n'en peut plus d'écouter les grands qui cherchent, tant bien que mal à lui expliquer que même quand on est sage, qu'on va à l'école et qu'on écoute les parents, ce n'est pas assez pour avoir une vie normale ?

Trop souvent nous nous trouvons face à des enfants qui doivent grandir trop vite. Ils

nous posent des questions sur les démarches administratives, nous décrivent la situation désespérante de leur famille, servent de petits interprètes entre nous et leurs parents. A l'âge où ils devraient jouer dehors avec des copains, faire leurs devoirs et croire en un monde magique, ils doivent s'efforcer à comprendre le labyrinthe administratif, les lois, le travail des grands. C'est en quelque sorte un monde à l'envers – les enfants assurent la fonction des parents.

C'est dur de regarder ces enfants dans les yeux pendant qu'ils vous supplient, avec toute leur innocence et leur sincérité, de les aider. Il est impossible de leur expliquer que même les grands ne peuvent pas tout faire. C'est insupportable de se trouver ainsi contrainte de briser l'espoir de ces gamins qui mettent une charge trop lourde sur leurs petites épaules - la responsabilité d'aider leurs parents. ▀

Marcela

Remplacer Simone

D'abord j'ai cru qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Comment ça, remplacer Simone pour six mois?! C'est possible, ça? Sans blague...

Remplacer un membre de CASAS, c'est un peu comme une greffe. Une greffe d'un membre..de remplacement, en l'occurrence. Et le donneur universel n'existe pas (zut).

A l'annonce de la nouvelle, il y en a qui me

félicitent, d'autres qui doutent de mes capacités d'accomplir une telle tâche qui paraît assez inimaginable pour tout le monde, je pense. Mais, après tout, pas de panique, Simone sera toujours là et elle veillera sur CASAS (et sur moi)...donc, hop-là, je me lance (sans trop y croire, pour le moins au début).

Je commence ma première journée « salariée » et déjà ça craint. Je n'ai jamais fait d'accueil en permanence. Jamais écrit un recours. Ne saurais pas dire trois noms d'avocats à la Cour. Aïe... Heureusement, l'équipe est là et tout le monde m'aide. Et non seulement je suis aidée mais tout le monde est tellement gentil que je ne me sens même pas trop nulle dans mon rôle de « remplaçante de Simone ».

Il y a des moments plus drôles que d'autres. Quand je dois me présenter aux nouveaux stagiaires, je bafouille quelque chose comme : « Marcela - je réfléchis un instant sur la dénomination de ma fonction – une ex-future bénévole. » Bon, c'est pas terrible.

Bientôt, il faut faire face à la déception (récurrente) des gens. Situation type :

- Bonjour, Madame Simone est là ?
- Non, hélas (le « hélas », je le pense vraiment...)

- Et elle sera là quand?
- Ben...en avril 2011 (on est en octobre 2010)
- ...

A en juger par l'expression de la personne en face, c'est grave. Malgré le fait qu'on fait ce qu'on peut pour assurer le suivi des dossiers, les bruits les plus fantastiques ne tardent pas à circuler :



« Madame Simone a une maladie (mortelle, de préférence). » « Madame Simone a quitté CASAS et elle ne reviendra plus jamais. » « Madame Simone est partie dans un pays lointain (les destinations varient en fonction des saisons) ». Ouf. Pour calmer l'angoisse naissante, je réponds à tout le monde, en toute innocence, que Simone a pris un long congé car elle tourne un film. Personne ne me croit. A bien y penser, cela ne paraît pas moins farfelu que les

hypothèses précédentes. J'essaie la dernière : « Je prends la suite de ses dossiers tant qu'elle n'est pas là. Je peux vous aider? » J'ai l'impression de dire que je suis la réincarnation directe de Raspoutine – personne ne gobe ça...

Bon, définitivement, Simone est irremplaçable. En tous cas, pour un bon nombre de personnes qu'elle a aidées et, admettons-le, quelque part pour nous aussi.

Un vieux proverbe (probablement slovaque J) dit qu'il n'y a que les cimetières qui sont pleins des gens irremplaçables. Oui, c'est facile à dire quand on ne vous a jamais demandé de remplacer « Madame Simone ».

A toi, « Momone », qui lis ces lignes. Merci pour tout ce que tu apportes à CASAS (et largement au-delà), merci pour ton engagement, ta méga-compétence avec laquelle tu ne frimes jamais, ton sourire qui met la

bonne humeur, ton charisme qui ne s'imite pas. C'est en ton absence qu'on se rend encore plus compte à quel point tu es une perle rare. J'ai beaucoup appris de toi et j'espère que, même si je n'ai pas pu compenser ton absence pour de vrai, j'étais au moins à la hauteur de ce que tu attendais de moi. ▀

Je t'embrasse...et maintenant, hop, au boulot!

Marcela

Recevoir VOIX DE TRAVERSESES par mail

Certains destinataires nous avaient communiqué leurs coordonnées pour recevoir Voix de Traverses par voie électronique. Malheureusement, des problèmes informatiques nous ont privés de ce listing. Nous sommes en train de le reconstituer.

si vous souhaitez recevoir / recevoir à nouveau Voix de Traverses par mail.
Merci de nous envoyer un petit message à contact@casas.fr

Avec toutes nos excuses !

CASAS remercie tous les bénévoles, stagiaires, donateurs, sympathisants et amis, sans qui la lutte pour la protection du droit d'asile ne serait qu'un vain mot.

CASAS remercie tous ses partenaires financiers et parmi eux :

- Le Fonds Européen pour les Réfugiés
- Le Conseil Général du Bas-Rhin
- La ville de Strasbourg
- les villes Villes d'Illkirch-Graffenstaden, de Schiltigheim, et de Hoenheim
- La caisse d'épargne
- L'Action Chrétienne en Orient
- CARITAS Secours Catholique



CASAS

**Collectif d'Accueil pour les
Solliciteurs d'Asile à Strasbourg**

**13, Quai Saint Nicolas
67000 STRASBOURG**

Tel. : 03.88.25.13.03

Fax : 03.88.24.05.83

Courriel : contact@casas.fr

Site : www.casas.fr